

Charles Michaud

TRADUCTION : MATIÈRE ET FORME

Saint Thomas, esprit universel, a abordé pour ainsi dire tous les sujets. Le prologue de son opuscule *Contre les erreurs des Grecs* contient la phrase suivante : “Un bon traducteur, tout en gardant le sens des vérités qu’il traduit, doit adapter son style au génie de la langue dans laquelle il s’exprime”.

Derrière la frêle enveloppe des mots se cache, en effet, une substance spirituelle, que le traducteur s’efforce de dégager. En traduction, comme dans tous les domaines où la connaissance s’appuie sur l’art pour gravir les degrés de la perfection, une distinction s’impose donc bien nette entre la matière et la forme, entre la vérité à rendre et la façon de la rendre. En peinture, en musique, en littérature, partout enfin où l’expression soutient l’idée et l’extériorise, le fond reçoit de la forme un lustre qui capte d’abord l’attention, la retient ensuite, et provoque finalement l’admiration, si l’œuvre brille par l’excellence.

Le connaisseur se sent attiré vers les productions supérieures de l’esprit par des mobiles beaucoup plus délicats, ténus et subtils que le non initié : le degré de culture et l’habitude de la fréquentation du beau orientent et intensifient la jouissance esthétique, élèvent davantage l’âme, rendent plus intime l’union des facultés maîtresses avec leur objet propre. Mais le profane, même s’il éprouve des difficultés insurmontables dans l’analyse quelque peu précise de ses réactions psychologiques, ne se sent pas moins profondément envahi dans tout son être, devant un chef-d’œuvre, par des sentiments solides et non équivoques, qui l’enchantent.

Toute œuvre d’art – et la traduction peut légitimement prétendre à ce haut titre de noblesse – doit, pour produire cet effet de grande portée culturelle, observer l’équation complète d’une part, entre la pensée et son objet, ce qui donne la vérité de la matière; d’autre part, entre la pensée et son expression, ce qui produit la vérité de la forme.

De ce principe il est facile de déduire qu’une page de traduction présente une valeur d’autant plus grande, qu’elle manifeste une plus complète exactitude de la pensée originale, exprimée dans une forme verbale parfaite. Traduire, c’est en effet tendre à produire dans l’esprit du lecteur étranger l’image d’un objet qui se réfléchit, comme dans deux miroirs

combinés, avec toute la précision possible. Évidemment, dès que l'un des réflecteurs fait défaut, l'image perçue devient difforme, altérée, trouble.

C'est, dans le domaine de la traduction, l'action combinée de ces deux réflecteurs, la langue du point de départ et la langue du point d'arrivée, que nous avons l'intention d'étudier. Le sol que nous tournerons a déjà occupé une main-d'œuvre abondante, mais on ne pourrait le remuer trop, car du travail qu'on y apporte dépend sa fécondité.

L'intelligence des langues, dit Rollin, sert comme d'introduction à toutes les sciences. Par elles nous parvenons presque sans peine à la connaissance d'une infinité de belles choses, qui ont coûté de longs travaux à ceux qui les ont trouvées. Par elles, tous les secrets et tous les pays nous sont ouverts; elles nous rendent en quelque sorte contemporains de tous les âges, et citoyens de tous les royaumes; elles nous mettent en état de nous entretenir encore aujourd'hui avec tout ce que l'antiquité a produit de plus savants hommes, qui semblent avoir vécu et travaillé pour nous. Nous trouvons en eux comme autant de maîtres, qu'il nous est permis de consulter en tout temps, comme autant d'amis qui sont de toutes les heures et qui peuvent être de toutes nos parties, dont la conversation, toujours utile et toujours agréable, nous enrichit l'esprit de mille connaissances merveilleuses, et nous apprend à profiter également des vertus et des vices du genre humain. Sans le secours des langues, tous ces oracles sont muets pour nous, tous ces trésors nous sont fermés. Et faute d'avoir la clef qui seule peut nous en ouvrir l'entrée, nous demeurerons pauvres au milieu de tant de richesses, ignorants au milieu de toutes les sciences.

Cette pauvreté et cette ignorance au sein de l'abondance, pour emprunter une formule chère à une doctrine politique d'origine plutôt récente, viennent de ce que les langues élèvent entre les productions littéraires et scientifiques des nations la plus muraille de la Chine, qui empêche les idées du dehors de pénétrer à l'intérieur des fortifications, et pose entre les productions de l'esprit des frontières admirablement gardées. La traduction a pour but de percer cette muraille, d'abattre ces frontières; elle vise à établir entre les nations et entre les hommes le commerce international de la pensée. Dans les temps anciens, les traductions se sont avérées utiles, parce qu'elles profitaient aux nations qui désiraient s'enrichir des trésors que leur offraient les peuples étrangers; aujourd'hui, que de si nombreuses langues sont

devenues les dépositaires de vastes richesses littéraires et scientifiques, cette utilité s'est changée en une nécessité impérieuse. Au Canada, le traducteur a donc pour mission spéciale d'établir ce commerce national de la pensée entre les groupes ethniques qui composent notre population cosmopolite, et de procurer aux nations étrangères, par le commerce international de l'esprit, le moyen de se renseigner sur l'existence culturelle, l'existence économique et l'existence juridique de notre patrie.

Il devient ainsi relativement facile de délimiter le champ dans lequel s'exerce l'action du traducteur canadien. "Chaque langue, dit Étienne Lamy, révèle et consacre le génie d'une race." Puisque, chez nous, la traduction se fait principalement de l'anglais au français ou du français à l'anglais, il importe de considérer qu'elle place en présence les uns des autres, aux prises même les uns avec les autres, trois tempéraments bien distincts : l'esprit anglais, l'esprit américain, et l'esprit français – ce dernier, à l'origine de l'esprit canadien-français – les deux premiers d'origine saxonne, et le dernier, d'ascendance latine.

La traduction, ne se faisant pas d'un mot par un autre, mais d'une expression par une expression, d'un tempérament, d'un génie, d'un caractère, par un autre tempérament, un autre génie, un autre caractère, il devient nécessaire d'examiner, au moins dans leurs grandes lignes, chacun des esprits que nous venons de mentionner.

L'*Anglais* est un esprit entreprenant, préoccupé de fins purement utilitaires. Il a une volonté calme et persévérante. Il fait preuve de pondération, de flegme, de prévoyance, de maîtrise (self control), de tenacité (what we have, we hold). C'est un esprit réaliste, matter of fact. Il a la religion du précédent créé. Mais c'est aussi un esprit de discipline, d'épargne, de travail. L'Anglais a les mœurs graves. Il aime la liberté. Il a le culte du fair play et de la gloire, du patriotisme intense et large (British Empire!). Sa fierté impériale est sans borne comme sans vergogne. Diplomate sagace, il montre du sang-froid, de la souplesse, de la tolérance. Sa philosophie est d'un vaste éclectisme. Il est réalisateur hors ligne.

Son impérialisme est politique et militaire.

Son soldat de choix, c'est l'ambassadeur.

L'*Américain* est un esprit romanesque, épris du goût des aventures, des histoires fabuleuses, des détective stories, des faits sensationnels. Il a l'admiration du gigantesque

(greatest in the world!), l'imagination portée aux rêveries chimériques. Il a cependant l'esprit d'invention et d'initiative. Son activité est fébrile et son audace vaniteuse autant que suffisante. Il a le culte de l'athlétisme, la passion des "records". Dans la vie, l'Américain est foncièrement pratique, utilitaire et matérialiste. Son existence est dirigée par le culte de l'or, et tend au confort matériel. Sa philosophie est d'un étroit pragmatisme. Calvin Coolidge a dit : "L'homme qui construit une usine bâtit un temple." Enfin, l'Américain admire la science appliquée, la grandeur matérielle, la force physique. Il a le goût de l'uniforme, le culte de la standardisation industrielle, et même éducationnelle.

Son impérialisme est économique et pacifique.

Son soldat de prédilection, c'est le dollar.

La *civilisation française*, par contre, est à base d'idées. Le Français pense et vit dans les autres, et son esprit est éminemment social. L'on sent, dans la plupart de ses productions intellectuelles, que son principal but n'est pas l'objet qu'il traite mais l'effet qu'il produit. L'écrivain français est toujours en société, alors même qu'il compose. Il ne perd jamais de vue les jugements, les moqueries, le goût à la mode, nous voulons dire l'autorité littéraire sous laquelle il vit lui-même. Sa philosophie est toute spirituelle. Civiliser, c'est spiritualiser. La civilisation doit assurer la primauté du spirituel sur la matière et sur l'utile.

Son impérialisme est intellectuel et scientifique.

Son soldat de confiance, c'est l'idée.

Quels contrastes entre le réalisme anglais, le pragmatisme américain, et l'idéalisme français! Et quel magnifique rôle, quelle noble mission, le Canadien français est appelé à jouer ou à remplir sur ce continent américain, grâce à son hérité latine et française!... Or, c'est la langue qui sert de trait d'union entre les trois civilisations que nous venons d'esquisser, et le commerce qui s'établit chez nous entre elles s'exerce principalement au moyen de la langue française, qui est celle du Canada français, et de la langue anglaise, que se partagent la majorité de la population canadienne et presque toute la population américaine. Ces langues appartiennent à des familles lexicologiques tout à fait différentes.

Les langues latines se traduisent assez aisément entre elles. Il en est sans doute de même pour les langues teutoniques et les langues slavoniques. C'est la règle, pour les

dialectes d'une famille commune. Il est relativement facile de passer du français à l'espagnol, à l'italien ou au portugais; de l'anglais à l'allemand ou au hollandais; du russe à la langue bulgare, par exemple. Mais lorsqu'il s'agit de transposer l'une par l'autre les langues de familles hétérogènes, c'est tout un problème. Une musique composée pour un instrument n'est point exécutée avec succès sur un instrument d'un autre genre. La langue anglaise, de famille teutonique, rend au contact des choses une tout autre harmonie que la langue française, de famille latine. Le traducteur doit donc se familiariser avec certains principes d'orchestration, c'est-à-dire tenir compte de certains détails historiques communs à ces deux langues vivantes, avant d'aborder son travail.

À l'origine, nous assure l'histoire, la langue française a été pour ainsi dire une langue sœur, presque une langue mère de la langue anglaise. On sait que pendant les sept premiers siècles de l'ère chrétienne, une double infusion de mots latins, empruntés au langage officiel romain, au latin populaire et à la langue de l'Église, est allée enrichir l'idiome anglo-saxon. Peu après l'an mille, le français était la langue officielle, en Angleterre. Trois siècles plus tard, le français envahit la langue des hautes classes anglaises. Au début du quatorzième siècle, les trois cinquièmes de la population anglaise, d'après les calculs établis par Hilaire Belloc, parlaient et comprenaient le français. Cela dura jusque vers 1460. L'anglais moderne ne daterait donc que du milieu du quinzième siècle.

Nous n'avons pas à examiner les causes qui, par la suite, ont amené le divorce entre le français et l'anglais, dans le double domaine lexicologique et géographique. Mais il importe de souligner que ces deux langues sont des entités bien vivantes, donc qu'elles évoluent avec le temps, mais chacune dans la direction qui lui est propre. Cette évolution parallèle a donné lieu aux constatations¹ suivantes :

L'anglais tient de l'anglo-saxon :

a) Sa charpente (c'est-à-dire ses mots grammaticaux, son armature grammaticale : pronoms, verbes auxiliaires, prépositions, conjonctions; 535 mots purement anglo-saxons, presque tous monosyllabiques). La grammaire n'est pas anglo-saxonne (flexionnelle), mais

¹ Notes du Comité permanent de l'Enseignement secondaire.

ressemble à la syntaxe latine et française (avec particularités anglaises).

b) Une phrase plus libre dans sa construction que celle du français.

c) Une plus grande richesse de terminaisons formatrices (préfixes et suffixes, post-prépositions).

d) Sa vigueur gothique et sa concision.

Il tient du français :

a) La moitié de son vocabulaire (Hilaire Belloc). Plus de la moitié des mots essentiels (adjectifs, noms, verbes, adverbes), sont empruntés au français. Exemples : Termes de politesse (courteous, honour), d'élégance (fine, joy), d'instruction (science, lecture), de religion (mercy, charity), de jeu (sport, partner), d'art (colour, paint), de justice (property, real estate), de politique (sovereign, power), de guerre (army, navy, battle), de blason (crown, banner), de cuisine (dinner, supper, beef, pork), etc., etc.

b) Sa simplicité, sa logique, l'ordre de sa pensée. L'influence de la littérature française sur la littérature anglaise a été immense.

c) Sa fluidité, sa souplesse et son poli.

d) Sa majestueuse dignité (Murray), grâce aux polysyllabes latins transmis par le français.

Si bien, qu'un Jésuite, A. d'Appolonia, a pu conclure : "Que l'anglais moderne est une langue qui a pour parents l'anglo-saxon et le français. Quoiqu'on en pense, c'est une langue moins teutonique que française, et s'il fallait introduire l'allemand dans sa généalogie, il ne serait plus qu'un petit cousin. À ce compte, le latin et le grec seraient des oncles bienveillants, l'italien et l'espagnol des parents du quatrième ou cinquième degré."

Ces considérations imposent deux grandes conclusions :

a) Puisque la langue anglaise a, comme le français, une origine latine commune, la connaissance du latin peut rendre autant de services dans l'étude de l'une comme de l'autre langue;

b) Au quinzième siècle, lorsque la langue anglaise et la langue française se sont trouvées à la croisée du chemin, l'une a conservé, dans sa nouvelle orientation, une quantité considérable de vocables d'assonnance française ou

plutôt latine, mais dans l'acception originelle du latin; tandis que l'idiome français, tout en conservant, ou à peu près, la même enveloppe, en a modifié par l'usage et les siècles la substance et l'acception.

Les deux langues possèdent donc un héritage commun d'une quantité de mots, matériellement les mêmes ou peu s'en faut, mais qui ont changé de signification avec le temps. Ces mots, les lexicographes les appellent "mots sosies," ou encore, "faux amis," suivant qu'ils s'inspirent des ressemblances ou des différences dans la forme ou le sens. Cette évolution de la substance opérée dans la constance de la forme donne lieu à des erreurs d'interprétation que les grammairiens appellent "anglicismes," et constitue un écueil qui fait le désespoir du traducteur, non seulement au Canada, mais aussi en France. Dès 1920, des professeurs de France écrivaient dans les préfaces de certains lexiques que l'anglicisme s'est déchaîné sur leur pays dès la première Guerre Mondiale (1914-1918). Ils ont qualifié ce fléau de destructeur.

La langue française souffre donc du cancer de l'anglicisme au foyer même de son origine et de son développement, là où elle devrait être le mieux à l'abri contre toute corrosion étrangère. Pourtant, au moins trente milles d'une mer qui s'agite entre les falaises abruptes de Douvres et de Calais séparent la France de l'Angleterre, et les populations des deux pays sont des masses démographiques sensiblement égales. Combien autrement exposée, sur ce point, se trouve la minorité canadienne de langue française! Nous sommes moins de quatre millions d'habitants dans un tout cosmopolite de près de douze millions, majorité numérique anglophone; nous avons, au sud, près de cent cinquante millions d'Américains, anglophones aussi pour la plupart. L'ennemi est non seulement à nos portes, mais dans le fort. De plus, nuls flots agités, nul roc escarpé, ne nous protègent contre ces lourdes masses, car, entre les États-Unis et le Canada, les frontières demeurent, à toutes fins autres que politiques, imaginaires. Elles défient, en tous cas, la t. s. f. et l'imprimerie.

Le poids de cette double masse, l'une récriminante et l'autre écrasante, place notre petit peuple dans l'impasse de ce pauvre Gilliatt, que Victor Hugo met aux prises avec une puissante pieuvre. L'ambiance anglo-saxonne nous enserme, à nous étouffer, de ses vigoureuses tentacules : tentacules culturelles, qui contaminent notre sang latin; tentacules

lexicologiques, qui balafrent notre doux parler; tentacules économiques, qui sucent nos richesses naturelles. Le danger nous menace de partout, et le traducteur se débat comme il peut dans le domaine qui lui est propre.

“L’anglais est, en effet, perfidement rapproché du français. Il a un vocabulaire en partie identique, ou qui semble l’être, et qui cependant n’a ni tout à fait la même forme, ni tout à fait le même sens².” Le piège est constamment tendu. Il faut avoir l’esprit lucide et capable de rendre claires et nettes des distinctions souvent subtiles pour ne pas s’y laisser prendre. Réussirons-nous toujours à conserver au français de nos traductions sa pureté ainsi menacée? Nous avons confiance que, comme ce travailleur de la mer dont le grand romancier français du siècle dernier nous décrit l’aventure, nous finirons non seulement par asséner à la pieuvre de l’anglicisme mais encore à tous les monstres qui s’attaquent, sous une forme ou sous une autre, à notre langue, le coup de grâce qui l’en délivrera à jamais.

Que la traduction soit difficile à faire, tout le monde en convient aisément. M. Henri Bourassa, qui s’y connaissait, l’a affirmé sur le parquet même de la Chambre des communes, le 27 février 1934 :

La besogne du traducteur n’est pas une besogne facile... il ne s’agit pas en effet de prendre des mots qu’un dictionnaire bilingue vous offre, pour traduire une forme française dans une forme anglaise, ou réciproquement : il faut posséder le génie des deux langues et rendre dans un français convenable la pensée même de l’auteur, s’il s’agit d’un écrit ou d’un discours, et la portée exacte d’une loi ou d’une mesure législative, s’il s’agit d’un document public. J’ai souvent travaillé à des textes et après avoir traduit couramment quatre ou cinq pages d’une langue dans une autre, je me butais sur une phrase ou sur un mot qui me demandait une ou deux heures d’étude avant d’être certain que j’avais rendu l’expression anglaise par l’expression française exacte et techniquement correspondante.

La traduction est-elle plus difficile que la composition littéraire. De l’aveu même de ceux qui ont pratiqué les deux genres, il faut répondre par l’affirmative à cette intéressante question. Voici d’abord le témoignage de M. Pierre Daviault : “Le texte à traduire ne

² Veslot et Banchet. *L’Art de traduire*, préface.

présente au traducteur la pensée de l'auteur qu'à l'état de matière brute à ouvrir. Il faut donner à cette matière la forme qui lui confèrera un sens plein. C'est donc faire une composition littéraire. La traduction offre toutes les difficultés inhérentes à la rédaction. Il s'y en ajoute une autre. Traduire, ce n'est pas exprimer sa pensée propre, qui est familière, avec laquelle on vit intimement. Le traducteur doit s'assimiler une pensée étrangère, la tournure d'esprit, les nuances d'idée d'un autre. Il lui faut encore se pénétrer d'un style étranger, car la traduction doit rendre le son de l'original."

D'autre part, Batteux disait, sur le même sujet, dans son *Discours de la construction oratoire* :

Il faut, sinon autant de génie, du moins autant de goût pour bien traduire que pour bien composer. Peut-être même en faut-il davantage. L'auteur qui compose, conduit seulement par une sorte d'instinct toujours libre et par sa matière qui lui présente des idées, qu'il peut accepter ou rejeter à son gré, est maître absolu de ses pensées et de ses expressions : si la pensée ne lui convient pas, ou si l'expression ne convient pas à la pensée, il peut rejeter l'une et l'autre. Le traducteur n'est maître de rien; il est obligé de suivre partout son auteur et de se plier à toutes ses variations avec une souplesse infinie. Qu'on en juge par la variété des tons qui se trouvent nécessairement dans un même sujet, et à plus forte raison dans un même genre. Quelle idée donc ne doit-on pas avoir d'une traduction faite avec succès!

L'unique espoir du traducteur est, en effet, de se rapprocher le plus possible du sens que l'auteur a voulu donner à sa pensée, qui se tapit bien souvent derrière un mur opaque et se dérobe à l'esprit le mieux exercé. Car nulle langue n'est la contrepartie parfaite d'une autre langue, au point d'avoir parfaitement la même signification et de présenter les mêmes liens d'association technologique. C'est pourquoi le traducteur se sent tiré dans des directions souvent opposées, se sent tiraillé par le désir d'accomplir deux fins pour ainsi dire incompatibles : *a)* rendre avec plénitude le texte original; *b)* le rendre dans le génie même de la langue d'appoint. Tout difficile que puisse être l'action de rendre, à sa propre satisfaction, sa propre pensée, et cette difficulté est réelle, il devient incontestablement plus difficile encore de rendre exactement la pensée d'autrui, sans faire dire à l'auteur plus ou

moins qu'il n'en a eu lui-même l'intention.

Nous nous hâtons, pour ne décourager personne, d'ajouter que cette difficulté même est la condition du perfectionnement de l'art de la traduction, comme d'ailleurs de tous les autres arts. André Gide, qui est un grand artiste, a dit à ce propos ce qui suit, en 1904, à Bruxelles, dans une conférence sur l'évolution du théâtre :

L'art est toujours le résultat d'une contrainte. Croire qu'il s'élève plus haut lorsqu'il est plus libre, c'est croire que ce qui retient le cerf-volant de monter, c'est sa corde. La colombe de Kant, qui pense qu'elle volerait mieux sans cet air qui gêne son aile, méconnaît qu'il lui faut, pour voler, cette résistance de l'air où pouvoir appuyer son aile. C'est sur de la résistance, de même, que l'art doit pouvoir s'appuyer, pour monter... Faut-il s'étonner que le souffle d'expansion du souffle lyrique soit en raison de sa compression; ou que ce soit la pesanteur à vaincre qui permette l'architecture? Le grand artiste est celui qu'exalte la gêne, à qui l'obstacle sert de tremplin... L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté.

La difficulté que présente l'art de traduire devrait donc être un stimulant plutôt qu'un motif de découragement, et le traducteur ne devrait se sentir vraiment heureux que devant un texte réellement ardu, car son art s'élèvera en raison même de la résistance à vaincre. S'en trouve-t-il qui ont pu admirer, à Milan, l'original de la "Dernière Cène," de Léonard de Vinci? Voici les impressions qu'a éprouvées un génie devant cette fresque immortelle. Au premier abord, dit-il, la figure des apôtres et celle du Christ semblent estompées. Vous êtes désappointé. Mais si vous attachez sur la fresque un regard attentif et persévérant, tout finit par prendre du relief. Le premier moment d'étonnement passé en présence de tant de beauté indescriptible, vous apercevez une infinité de contours et, à votre grande surprise, les détails s'accusent, puis s'affirment. Tout se précise. On dirait que le regard intellectuel se substitue à la cécité corporelle, que les yeux de l'âme viennent remplacer les yeux du corps. Le traducteur qui a la conscience de son art, s'il est mis en présence d'un texte de maître, éprouve les mêmes sensations, les mêmes consolations, et dans le même ordre. Ses premières impressions sont floues et troubles. Mais s'il se donne la peine de scruter jusqu'au fond la pensée de l'auteur, s'il y apporte de la persévérance, le premier moment de désarroi fera graduellement place à une période de compréhension et d'intelligence. La pleine lumière se

fera au firmament de sa pensée, qui reflétera finalement la pensée de l'auteur comme dans un beau lac de midi, avec tout l'éclat que commande la perfection. Au sortir du tunnel, ce sera l'abondante lumière.

Les copistes de la "Dernière Cène" n'ont pas toujours saisi le sens intime de ce phénomène intérieur. Trop de fois ils ont eu l'immense tort de vouloir, dans leurs imitations, préciser les "imprécisions" du peintre. C'est une faute que le traducteur est de son côté exposé à commettre, devant un texte de haute abstraction. Qu'il s'en garde bien, car en traduction comme dans les autres arts, ajouter ou retrancher à l'original équivaut à une trahison. C'est ce qui a fait dire aux Italiens : Traduttore, traditore.

Il existe dans toutes les littératures, il faut l'admettre, des auteurs pour ainsi dire intraduisibles. Qui prétendra, par exemple, traduire parfaitement le slave nuageux que fut Pouchkine, idole de la Russie des tsars, adulation des communistes? – le german rêveur que fut Goethe, prince des lettres allemandes qui excite l'imagination de tous les peuples? – le classique grec que fut Platon, le Français immortel et sans égal que fut La Bruyère, ou encore l'unique Shakespeare, roi de toutes les rampes? Les chefs-d'œuvre perdent considérablement de leurs charmes, en passant d'une langue dans une autre, et l'esprit dont ils débordent dans l'original s'échappe graduellement dans les traductions.

C'est parce que les traductions ne sont rien moins, hélas, que des vases communicants. Tout ce qu'elles peuvent offrir est un mélange plus ou moins pur de deux tempéraments, de deux génies, de deux caractères : l'esprit de l'auteur et l'esprit du traducteur. Le génie du traducteur, que la nécessité met aux prises avec le génie de l'auteur, est fait de connaissances qu'une formation souvent supérieure met à sa disposition, mais il est fait encore, et surtout, du point de vue de la forme qu'il donne à la matière sur laquelle il travaille, de l'influence qu'ont exercée sur lui le milieu et l'ambiance sociaux.

Rusticus est un chasseur émérite devant l'Éternel. Chaque automne le retrouve dans les ors sanglants des érables, les résines vivifiantes des sapins, les senteurs âcres de feuilles mortes. C'est là qu'il attend le gibier. Ses pièges sont toujours ouverts, sa carabine toujours chargée, dans son imagination toutes les saisons de l'année, dans les Laurentides pendant quelques semaines de vacance. Qu'il vienne aux prises avec un texte de traduction, et il vous

pince l'idée d'un coup sec comme avec un piège, ou l'atteint à bout portant comme avec une balle.

Martius est un vétéran de la première Guerre Mondiale, qu'il a refaite depuis bien des fois avec ses collègues. C'est un militaire de haute discipline, pour les autres. Il a le verbe impératif, cassant, bref. Il abhorre l'observation. Quelqu'un lui dit : "Mon cher confrère, vous commettez un anglicisme." Il répond : "Sachez, savant collègue, que je sais mon français." – "Votre français? Évidemment. Mais c'est le français, qu'il faut connaître."

Judicius est passé sans transition des affaires au service de traduction. L'adversité commerciale l'a précipité à une heure tardive de ses jours dans les affres de son nouveau métier. Quel contraste entre les deux existences!... Il n'est pas encore sorti de la première, il n'a pas encore pénétré dans la seconde. Il est, comme on dirait, dans le "no man's hand." Le passé lui a appris l'art des tergiversations, à aller droit au but... par le chemin des écoliers. En traduction, il s'avère pontife, moins l'infailibilité...

Oratorius a connu la politique. C'est un vétéran de plus d'une campagne électorale. La tribune lui est devenue un jeu. Mais elle lui a imprimé, jusque dans ses moindres propos, une tournure oratoire. Le geste soutient la parole, souligne la pensée. L'anecdote la plus simple, il la débite comme s'il prononçait une harangue de Démosthène ou un plaidoyer de Cicéron. Quelle magnifique traduction il ferait des débats du Parlement! Nos députés et nos sénateurs se reliraient avec délices...

Nous pourrions multiplier ces portraits, vous présenter *Grammaticus*, *Poeticus*, *Philosphicus*, et bien d'autres éminents personnages, chacun avec les qualités qui le caractérisent, mais ce serait peine inutile, car la conclusion demeurerait la même, invariablement : le traducteur traduit non seulement avec ses connaissances, mais aussi, et surtout, avec son tempérament.

La diversité des tempéraments a même donné naissance à ce qu'on a appelé les écoles de traduction. Il en existe deux principales : celle de la traduction littérale; ses tenants soutiennent qu'il faut interpréter la phrase au texte; – celle de la traduction libre, dont les tenants s'arrogent parfois toutes les licences et multiplient tous les écarts. La première école s'est fait reprocher de mettre au monde des monstres, que les plus courtois ont appelés des

inélégances; l'autre se serait rendue coupable d'avoir engendré de "belles infidèles." Vaut-il mieux donner dans l'inélégance, ou dans l'infidélité? En d'autres termes, existe-t-il une doctrine sûre, en matière de traduction?

Avant de trancher cette intéressante question, voici une définition de la traduction idéale, que nous soumettent MM. Veslot et Banchet, dans l'*Art de traduire* : "La traduction idéale serait celle qui, retraduite dans la langue d'origine d'après le même principe, reproduirait intégralement le texte initial."

La traduction libre –, qui a pour elle la facilité, – la "belle infidèle," supporte-t-elle cette pierre de touche? – Non, certes, car les traductions retraduites selon cette séduisante théorie, nous avertissent les mêmes auteurs, s'écarteraient sensiblement et de plus en plus du modèle primitif, jusqu'à perdre avec lui tout contact.

Faut-il, dans ce cas, donner raison à l'école littérale? Car le mot à mot retraduit donnerait à coup sûr le texte original. Halte-là, s'il vous plaît, nous avertissent encore les mêmes auteurs, qui ajoutent : "Et le génie de votre langue, qu'en faites-vous? Le croyez-vous capable d'accueillir d'emblée et comme siens les idiotismes, les tournures syntaxiques qui forment l'essence de la langue étrangère?... Parlons français, bon français avant tout." Or, le mot à mot s'y oppose. Donc, pas plus de traduction littérale.

Quel parti prendre? Car l'impasse semble déconcertante. Tout simplement, comme il arrive tant de fois, celui du juste milieu. Nous ferons œuvre d'intelligence et de goût, si nous suivons cette ligne de conduite. Œuvre d'intelligence si, entre ces extrêmes, nous évitons l'excès dans le mot à mot et l'excès dans la licence. Le traducteur suffisamment averti des difficultés et des particularités de la langue à traduire parviendra à éviter les contresens et les faux sens; il sera capable, en évitant les deux écueils cités, de rendre dans une autre langue les choses, les pensées, les expressions, les tours, les tons du texte original, – c'est-à-dire les choses telles qu'elles sont, sans rien ajouter, sans rien retrancher, sans rien déplacer. Œuvre de goût, si le traducteur sait rendre tout cela en conservant aux pensées leurs couleurs, leurs degrés, leurs nuances, et aux expressions leur naturel, leur grâce, leur délicatesse, – surtout s'il s'exprime en un français qui peut sembler spontané, tout en conservant l'allure qu'a imprimée à ses idées le génie de l'auteur. En un mot,

l'intelligence et le goût exigent du traducteur qu'il s'exprime naturellement.

Les spécialistes que nous avons consultés conseillent tous de respecter l'ordre dans lequel les idées se succèdent dans l'original. L'un d'eux est même allé jusqu'à affirmer que cet ordre doit être chose sacrée et imposer un respect tel, que le traducteur qui le violerait risquerait de se rendre profondément coupable. Il fonde son assertion sur cette raison qu'il existe des différences originelles, entre le mécanisme cérébral d'une race, la façon d'agir d'une autre race ou d'une autre nation : – entre la manière de sentir et de réagir d'un peuple, et la manière de sentir et de réagir d'un autre peuple. Il est d'avis que c'est atteindre au sommet de l'art, toucher les limites mêmes de l'art, que d'essayer de transposer dans une langue nouvelle tout ce qui peut, sous ces divers rapports, et sans en violer le génie, y passer de l'original.

Une traduction célèbre, qui a subi l'épreuve de plusieurs siècles, n'est pas à l'abri de tout reproche sur ce point. C'est celle de l'*Illiade* d'Homère, par Pope. Le traducteur a commis des erreurs de sens, nous avertit Casamian; mais il s'est rendu coupable d'un délit beaucoup plus grave encore : les équivalents qu'il donne sur la qualité de la civilisation et de la vie morale chez les anciens Grecs impliquent chez ce traducteur un idéal fausement raffiné, galant, artificiel, où la naïveté est remplacée par une majesté pompeuse. L'image simple de l'épopée antique s'auréole dans les esprits d'une grandeur auguste, et Pope ramène constamment la pensée, les sentiments, les termes, à de qu'ils devraient être.

Tous les arts : musique, peinture, sculpture, etc., ont eu leurs écoles, et le partage des opinions a alimenté les discussions des siècles. Il ne faut donc pas s'étonner que la traduction, qui relève aussi de l'art, ait eu les siennes. L'important n'est pas de trouver solution à tous les systèmes, d'approfondir toutes les doctrines, mais d'agir toujours avec ce gros bon sens qui nous garantira à la fois contre les extrêmes des écoles opposées, également condamnables et au même titre.

Cependant, sur quelque doctrine ou système que se fixe notre choix, évitons toujours, et à tout prix, de considérer la traduction comme une affaire de routine, un simple gagne-pain. Très souvent, le traducteur s'engage dans sa profession avec un enthousiasme d'excellent augure, une spontanéité débordante de promesse; puis il abandonne

graduellement ses bonnes dispositions, et poursuit son travail comme s'il exécutait une corvée. Soit par inaptitude naturelle, soit par manque d'intérêt, il ne se préoccupe plus de rechercher la pensée exacte de l'auteur, ni de la rendre dans toute sa plénitude, même aux yeux de sa propre conscience. Son interprétation devient de plus en plus vague et obscure. Il veut, comme Pope, cacher son incorrection sous des couleurs fortes. L'imprécision donne vite dans l'exagération, et le mouchoir de Desdémone prend les dimensions d'un châle, au grand étonnement d'Othello.

De plus, l'habitude d'écrire ou de traduire une langue étrangère peut avoir de malencontreux effets; elle peut aller jusqu'à faire perdre celle de penser et d'écrire par soi-même. Elle engendre facilement la paresse intellectuelle, en tarissant toute source d'initiative. C'est un écueil qu'il faut absolument éviter. Le traducteur qui se laisserait glisser sur cette pente trouverait sa condamnation dans la sécheresse de l'esprit.

Voici donc deux précieux conseils que nous nous permettons de donner à tous ceux qui font profession de traduction : *a)* Qu'ils ne cessent jamais de mettre toute leur âme dans le travail qu'ils se tracent ou qu'on leur confie; *b)* qu'ils saisissent toutes les occasions qui s'offrent de s'adonner à des travaux de rédaction et de composition littéraire. Ils tireront de ces deux réserves, s'ils y apportent suffisamment d'efforts personnels, une formation digne d'envie et qui présagera des œuvres dignes de l'immortalité.

La récompense en vaut la peine.

Quelles conclusions générales convient-il de tirer de cette modeste étude?

Il importe en premier lieu de nous rappeler que si l'incident de la Tour de Babel a créé la confusion des langues et rendu la traduction nécessaire entre les hommes et entre les peuples, il ne faudrait pas qu'à son tour la traduction ramène l'humanité à la déplorable expérience des âges bibliques et provoque la confusion dans les cerveaux. C'est dans la mesure de nos forces, ce que nous devons par-dessus tout éviter : la confusion des cerveaux!

Nous y parviendrons le mieux et, semble-t-il, le plus facilement, à l'aide de deux moyens qui suivent :

a) D'abord, en favorisant entre les traducteurs, pris individuellement ou collectivement, la plus entière collaboration.

À cette fin, trois organismes, dont deux dans la province de Québec et l'autre en Ontario, travaillent déjà : ce sont l'Association technologique de langue française, d'Ottawa; la Société du Parler français, de Québec; l'Association des traducteurs, de Montréal. Ces organismes ont déjà rendu à la langue française au Canada d'immenses services, et sont appelés à en fournir de bien plus précieux encore.

b) Ensuite, en créant, au sein même des traducteurs, une classe d'élite professionnelle, qui servirait de modèle à ceux qui ont besoin d'orientation et de direction.

Et c'est sûrement dans les rangs des trois sociétés que nous venons de mentionner, que se recruteront avec le plus de sûreté possible les membres de cette élite professionnelle de la traduction.

Tous tant que nous sommes, toutefois, traducteurs ordinaires ou traducteurs émérites, souvenons-nous toujours, avec ce traducteur doublé d'un poète qu'est M. Louis-Joseph Chagnon, l'auteur de la *Chanson des érables*, que traduire :

C'est un peu travailler pour sa chérie patrie.

Pourquoi les auteurs de la Confédération ont-ils exigé la traduction des documents fédéraux?

Était-ce par pur caprice? – par amour de la langue maternelle?

Sans doute, mais n'était-ce pas plutôt pour assurer à l'avenir du Canada la physionomie dont ils avaient caressé les traits dans leurs rêves d'hommes d'État? Les Taché, les Cartier, tous les auteurs de la Confédération entrevoyaient un Canada solidement uni, moins par les frêles liens physiques et matériels du territoire, que par les solides fibres d'une âme véritablement nationale, – nous voulons dire, moins par la matière que par la forme. À leurs yeux, cette unité ne pouvait résulter de ces concessions unilatérales, qui sont le coup de grâce des minorités; elle devrait être le fruit de ces concessions mutuelles, qui respectent dans leur plénitude, au moins en principe, les droits chèrement acquis.

Nos ancêtres ont fait œuvre de haut patriotisme, quand ils ont ainsi compris la patrie.

Qu'est-ce, en effet, la patrie?

Est-ce, pour le Canadien, cette immense étendue de territoire dont la richesse et le

pittoresque font l'envie des grandes puissances, même de cette énorme Russie, notre alliée d'un jour?

Sans doute, mais la patrie est plus qu'une portion du globe, si admirable soit-elle...

Est-ce donc l'histoire si glorieuse de nos ancêtres : hommes d'Église comme les Laval, les Plessis, les Bourget : – hommes d'épée comme les Frontenac, les Montcalm, les de Salaberry; – hommes d'État comme les Champlain, les LaFontaine, les Laurier?

Sans doute, mais la patrie est plus qu'une tranche du passé, si noble soit-elle...

La patrie, c'est tout le présent, c'est tout l'avenir : d'une façon moins directe, l'avenir de ma race, pour moi la plus belle qui soit sur terre, et dont la volonté de survivance est d'une ténacité sans limite; – d'une façon plus immédiate, l'avenir de ma famille, de mes chers enfants, dont la mission est de transmettre à leurs fils et à leurs filles le flambeau que j'ai moi-même reçu de mon père.

La patrie, c'est toute l'âme d'un peuple.

Il y aura bientôt un siècle, une corvette française montait le Saint-Laurent. C'était la *Capricieuse*. Le délire de la population était immense. Une grande dame du Canada français, voulant se montrer aimable, dit au commandant : “Nos bras sont à l'Angleterre, mais nos cœurs sont à la France.”

Le temps est venu de reviser cette formule et de la remplacer par la suivante : “Nos bras, comme nos cœurs, sont au Canada!” Car c'est pour la patrie canadienne que le Canadien consent à verser son sang et à taxer ses facultés jusqu'à l'extrême puissance.

C'est à la grandeur de cette patrie que, dans son humble sphère, le traducteur canadien a conscience de travailler.

La mission est de très haute noblesse.

Source : *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, troisième série, t. XXXIX, séance de mai, 1945, p. 127-141.